DÉMO

REPÈRES

Première cinématographique pour le Burkinabé I. Ouédraogo et le Jurassien P.-A. Meier

Sahel, puits de lumière

par Roger MEIER

« *Yaaba* signifie, en langue mooré (n.d.l.r.: dialecte burkinabé), grand-mère. Yaaba, c'est aussi le nom que donne Bila, un garçon de 12 ans, à Sana, une vieille femme abandonnée et rejetée par tout un village. *Yaaba*, c'est surtout l'histoire d'une amitié qui naît et grandit entre deux êtres dans une société villageoise primitive où nous découvrons l'homme tel qu'il est: bon, méchant, généreux, intolérant ».

▲ **L'incendie du grenier à grain • *Les villageois l'imputeront à Sana, une vieille femme exclue de la communauté et dont le seul tort est d'être seule au monde. (rm)***

En quelques phrases, Idrissa Ouédraogo résume son 2e long-métrage qu'il désire tourner dans sa province natale du Yatenga, au nord du Burkina-Faso. Le cinéaste jurassien Pierre-Alain Meier est immédiatement séduit. Le jeune réalisateur du Burkina lui explique alors longuement les difficultés auxquelles sont confrontés les metteurs en scène africains qui sont en même temps auteurs, scénaristes, producteurs et promoteurs de leurs films. Ils doivent se déplacer en Europe pour développer, monter, sonoriser leurs œuvres. Le Burkina, « patrie des hommes intègres » et berceau d'un cinéma africain en devenir, ne produit ainsi, bon an mal an, qu'un ou deux films par année. Tandis que ses salles obscures sont envahies par des comédies mielleuses venues d'Inde et des karatékas trépignant à longueur de plans.

De Strasbourg, où se produit cette rencontre improvisée en 1987 à l'occasion du Festival du film des droits de l'homme, jusqu'à Cannes, où *Yaaba* a été présenté il y a quelques jours en ouverture de la Quinzaine des réalisateurs, les deux hommes, après une aventure de plusieurs mois, sont parvenus à sublimer le potentiel expressif du 7e art africain grâce aux capacités techniques européennes. A jeter un pont entre un cinéma en pleine croissance mais manquant de moyens et une infrastructure éprouvée et performante.

Un pionnier

Quand Pierre-Alain Meier décide de produire *Yaaba*, il fait déjà œuvre de pionnier puisque la Suisse n'a encore jamais participé à la réalisation d'un long-métrage issu du continent noir. La coproduction helvétique s'élèvera à 38 % (la TV romande et l'Office fédéral de la culture débloquant chacun 100 000 francs, le Département des affaires étrangères 60 000). Outre l'apport d'argent, P.-A. Meier convainc son directeur de la photo, Matthias Kälin, de collaborer au projet. Les Zurichois André Pinkus et Urs Bühler sont à leur tour engagés comme chef électricien et chef machiniste, ainsi que la maquilleuse Nathalie Tanner (fille d'Alain). Le montage du film se fera à Genève par Loredana Cristelli, entre autres assistante de Godard.

La part de la France, le Jurassien a ratissé large, se monte à 34 %. Jean-Paul Mugel, l'ingénieur du son de Wenders, accompagné du perchman Laurent Poirier, la script Virginie Barbey et Jean Monsigny, à la caméra, ancien prof. d'Idrissa à l'Institut des hautes études cinématographiques à Paris, complètent l'équipe européenne. Que Pierre-Alain Meier a non seulement voulu performante mais « attentive, généreuse et respectueuse ». « C'est ici, au Burkina, que j'ai compris ce que signifie avoir du cœur à l'ouvrage », résumera Urs.

Le Burkina-Faso injecte les 28 % restant grâce à un prêt d'Etat. Il met également à disposition une quinzaine de techniciens polyvalents, des fonctionnaires salariés par la Diproci (Direction du cinéma du Burkina). S'ajouteront quelques collaborateurs africains indépendants.

Un cas à part

Au Burkina, Idrissa Ouédraogo est un chapitre à part dans le manuel de ce pays qui débute toujours par ce slogan évocateur: « La patrie ou la mort, nous vaincrons ». Cet enfant terrible vit, modestement, à Paris, loin des idéologies communistes-révolutionnaires en vigueur dans l'ancienne Haute-Volta. Indépendant, alors que tout ce qui touche au cinéma burkinabé est régi par un ministère, Idrissa est néanmoins toléré dans son pays, eu égard à son talent incontesté et à quelques amitiés fidèles. Celle de Watamou Lamien, par exemple, ancien ministre sous l'ère Sankara et conseiller culturel auprès du nouveau gouvernement.

Fin juin 1988, après une dizaine de jours de tournage aux abords du petit village de Tougouzagué, à la limite du Sahel, W. Lamien s'apprête justement à rendre visite à son ami Ouédraogo. Mais les 80 kilomètres de piste en latérite rouge, qui relient la capitale Ouagadougou à la ville principale du Yatenga, Ouahigouya, lui seront fatals. Peu avant l'arrivée, c'est l'accident. Watamou Lamien est tué sur le coup. Ce coup du sort affecte non seulement tout le plateau mais également un pays qui lui fera des funérailles nationales.

Idrissa est choqué mais n'en laisse rien paraître. Le lendemain de l'enterrement, le travail reprend, dans cette brousse baignée de lumière sèche, autour d'une population villageoise engagée comme figurante. Elle se demande d'ailleurs bien pourquoi Urs installe ces drôles de miroirs, comme si le soleil ne réfléchissait pas suffisamment, mais apprend vite à se conformer aux *bassi bouré* (silence en mooré) lancés à tue-tête par l'assistant-réalisateur.

Respect mutuel

I.Ouédraogo dirige ses acteurs, tous amateurs, entre éclats de rire, coups de gueule bienveillants et discours patriotiques caricaturaux destiné à entretenir le moral de ses troupes! Il se transforme tour à tour en grand frère, en père, en mari ou en fils et installe sur le plateau un climat de confiance réciproque, de connivence et de respect mutuel. Une partie des villageois attendra peut-être un jour entier avant de participer à un plan qui sera finalement repoussé. Lorsque le lendemain, après un violent orage qui marque le début de la saison des pluies, ces mêmes paysans se rendront aux champs pour y planter le mil, le film attendra et Idrissa y consent.

L'équipe européenne, qui passera les neuf semaines du tournage entre l'Hôtel de l'Amitié décoré de peintures murales représentant les « Naaba » (chefs) locaux et ce village de brousse aux toits de paille régulièrement décoiffés par l'harmattan (le vent d'ici), réagit différemment à ces contretemps. Il a déjà fallu que le féticheur sacrifie une chèvre ou deux, une séquence ayant peut-être été tournée sur un ancien cimetière; la concession du chef du village, décédé entretemps, où se déroule une partie de l'action, est interdite aux étrangers après 18 h; faudra-t-il encore attendre que le mil soit planté? Idrissa, en Naaba qui doit tout régir sur place, depuis l'installation d'une cuisine mobile, dite de brousse, jusqu'à la distribution des bons d'essence, Idrissa, épuisé mais convaincu, répond oui!

Rythmes différents

Le temps. Suspendu dans l'air moite de cette nouvelle journée de tournage, sa mesure signifie, en langage rationnel de professionnels occidentaux, du retard. Inévitablement. Et un lot de tensions liés à ces rythmes différents qui tentent de cohabiter. Avec un tel choix initial – acteurs puisés dans le répertoire local – il faut en assumer les conséquences et parfois les subir. Même si, pour les gens du vieux continent, le temps qui s'écoule devient sinon une hantise (que l'on tente d'oublier à l'aide de longues lettres ou de cartes postales) du moins un élément essentiel dans l'appréciation des problèmes quotidiens. N'empêche que, chaque jour, le miracle s'opère, même au ralenti. Les plans se succèdent, la brousse retient son souffle, mis à part les cigales qui permettent à l'ingénieur du son de tester régulièrement son adresse au lancer de pierre!

Ce soir de juillet, au 2e étage de l'Hôtel de l'*Amitié transformé en salle de projection*, toute l'équipe comprend qu'un regard d'enfant ou de vieille dame ne peut être évalué en heures, minutes ou secondes. Développées à Paris, les premières bobines de pellicule sont en effet de retour. Une énième panne d'électricité plonge soudain la ville dans l'obscurité, au grand dam du patron de l'Amitié: sa soirée dansante du samedi, réputée loin à la ronde, risque d'être compromise. Mais André, le chef électro, veille au grain et bricole une installation de fortune grâce au groupe électrogène affecté au tournage. Les gens danseront et les rushes pourront être visionnés. Sana (la grand-mère, héroïne octogénaire du film) est époustouflante. Altière, ses bras interminables agitant l'air opaque, elle donne la réplique à Bila et Nopoko (les deux jeunes acteurs principaux), dont l'assurance et les sourires crèvent l'écran.

Les bons à tout faire

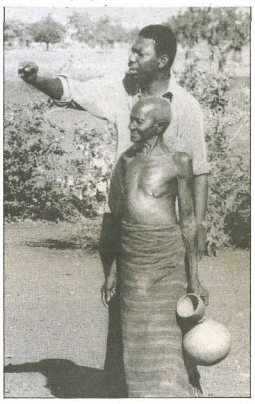
« L'enfant, dit Idrissa, est le bon à tout faire du village dans la société africaine. C'est celui qui découvre beaucoup d'autres types d'expérience. Il est en perpétuel mouvement ». Dans les yeux de Bila se reflète ainsi une société ni bonne, ni mauvaise, normalement médisante, avec quelques élans de compréhension. Un village qui a rejeté Sana, dont le seul « tort » est de ne pas avoir de famille. Pour la première fois de sa vie, un enfant, Bila, l'appelera yaaba (grand-mère).

Ce soir-là, après la projection des rushes, les collaborateurs d'Idrissa sont convaincus que sa manière de travailler est la bonne (elle lui vaudra, en février dernier, le Prix du jury et le Prix du public du Festival du film panafricain à Ouaga). Peu orthodoxe, répondant à l'inspiration du moment, il a ainsi la faculté de réagir spontanément aux contingences dictées par tel ou tel événement, dans ce Sahel semé d'embûches naturelles. Dès le lendemain, un état d'esprit général plus serein se vérifie en prise directe sur le tournage. Comme si le temps n'était plus rythmé que par la longue silhouette de la grand-mère, entre urgence et tendresse. Très vite alors, il faudra moins de deux mois et demi de tournage, *Yaaba* est en boîte. Prémonté à Ouaga, monté à Genève, achevé à Paris, le film court aujourd'hui les festivals européens – après Cannes, il participera à celui de Locarno en août prochain – avant d'être distribué en septembre.

En nonantes minutes, la collaboration helvético-franco-burkinabé se traduit en longs plans fixes et en lents travellings qui rend, à sa façon, hommage et dignité aux exclus de la société. La magnifique et sobre « photo » sert une histoire qui s'appuie sur des attitudes, qui s'éclaire de regards dont la lumière intime croît à mesure que s'estompent les dialogues et que la nuit tombe. En Afrique sonne alors l'heure des contes, veilleurs de nuit séculaires pour les enfants qui ont la chance d'avoir une yaaba!

R. M. □

I. Ouédraogo dirigeant l'héroïne du film • *Elle n'était jamais montée en voiture avant d'être engagée par Idrissa. Guère impressionnée, elle a juste relevé que les arbres allaient drôlement vite. (rm)* ▼



DE LONG EN LARGE

«Parlons grand-mère»

Le dynamisme de Pierre-Alain Meier et son coup de foudre pour le cinéma africain ne s'est pas arrêté à* Yaaba *puisque, dans la foulée, le Jurassien a produit un court-métrage d'une trentaine de minutes,* Parlons grand-mère, *dû au cinéaste sénégalais Djibril Mambety Diop. D. Diop a réalisé un documentaire sur le tournage du film de son jeune confrère Ouédraogo. Tout en poésie, loin du traditionnel « film sur le film », Djibril Diop fait un retour remarqué – et remarquable – à la réalisation, après dix-sept ans d'éclipse (son mythique* Touki Bouki *datant de 1972). Notre photo: une scène de* Parlons grand-mère. *(rm)

Démo